

dans nos canots que nous tenons à l'ancre sur la rivière, assez loin des bords ; ce qui n'empêche pas que quelqu'un de nous ne soit toujours en sentinelle, de peur de surprise . . .

Enfin le 25 juin nous aperçûmes sur le bord de l'eau des pistes d'hommes, et un petit sentier assez battu qui entraînait dans une belle prairie. Nous nous arrêtâmes pour l'examiner, et jugeant que c'était un chemin qui conduisait à quelque village de Sauvages, nous prîmes résolution de l'aller reconnaître. Nous laissons donc nos deux canots sous la garde de nos gens, leur recommandant bien de ne pas se laisser surprendre ; après quoi, M. Joliet et moi entreprîmes cette découverte assez hasardeuse pour deux hommes seuls qui s'exposent à la discrétion d'un peuple barbare et inconnu. Nous suivons en silence ce petit sentier et après avoir fait environ deux lieues, nous découvrîmes un village sur le bord d'une rivière (1) et deux autres sur un coteau, écartés du premier d'une demi-lieue. Ce fut pour lors que nous nous recommandâmes à Dieu de bon cœur, et ayant imploré son secours, nous passâmes outre sans être découverts et nous vinmes si près que nous entendions même parler les Sauvages.

Nous crûmes donc qu'il était temps de nous découvrir, ce que nous fîmes par un cri que nous poussâmes de toutes nos forces, en nous arrêtant sans plus avancer. A ce cri les Sauvages sortent promptement de leurs cabanes et nous ayant probablement reconnus pour Français, surtout voyant une *Robe-noire*, ou du moins n'ayant aucun sujet de défiance, puisque nous n'étions que deux hommes et que nous les avions avertis de notre arrivée, ils députèrent quatre vieillards pour nous venir parler, dont deux portaient des calumets bien ornés et empanachés de divers plumages. Ils marchaient à petits pas, et élevant leurs calumets vers le soleil, ils semblaient lui présenter à fumer, sans néanmoins dire aucun mot. . . Enfin nous ayant abordés, ils s'arrêtèrent pour nous considérer avec attention.

Je me rassurai, voyant ces cérémonies qui ne se font parmi eux qu'entre amis, et bien plus quand je les vis couverts d'étoffes, jugeant par là qu'ils étaient de nos alliés. Je leur parlai donc le premier et je leur demandai qui ils étaient. Ils me répondirent qu'ils étaient

(1) La *Moingnona* ; les traiteurs français l'ont appelée *Rivière des Moins* ; ils nommaient *moins*, les chats sauvages, comme ils appelaient *plus*, les castors. C'est de cette *Rivière des Moins* ou des chats sauvages que l'on a fait par erreur la *Rivière des Moines*.